

Comptes rendus

Linguistique romane

Jacques Allières : *Manuel de linguistique romane*. Bibliothèque de grammaire et de linguistique 10. Honoré Champion. Paris 2000. 323 p.

Ce manuel de linguistique romane, « né d'un besoin ressenti par un enseignant qui, de longues années, s'est vu chargé d'initier à l'université de Toulouse-Le Mirail des étudiants à la linguistique romane » (p. XIII), présente beaucoup d'aspects intéressants. L'auteur veut accorder une place importante à la « comparaison spatiale », ce qu'il fait au moyen de tableaux instructifs ; d'autre part, il veut « restituer un paysage que déséquilibraient certains vides » : ceci pour expliquer le poids qu'il accorde à des langues souvent négligées dans ce contexte : occitan, catalan, sarde.

Dans une large mesure, Jacques Allières semble avoir réussi dans sa démarche. L'aspect spatial ressort en effet des schémas et aussi – quoique l'auteur s'en défende – de nombreuses cartes linguistiques. Pour l'occitan et le catalan, l'éminent spécialiste qu'est Jacques Allières ne déçoit pas ses lecteurs : pour ces langues, le livre est en effet une mine d'or de renseignements. En ce qui concerne le sarde, réjouissons-nous que cette langue soit pour une fois prise au sérieux dans un ouvrage de ce type.

Pour la présentation, il y a cependant un certain nombre de réserves à faire.

Parfois, l'auteur aborde des problèmes complexes en les présentant d'une manière lapidaire, ce qui ne profite pas toujours à la clarté. Ainsi, le chapitre « Sémantique des prépositions » (p. 151) se réduit à 6 lignes, introduites par la remarque « leur inventaire varie selon les langues ». On se demande s'il n'aurait pas mieux valu rayer ce « chapitre ». (Ajoutons qu'en général – chose courante dans la romanistique comparée – la syntaxe est la parente pauvre de la présentation, tandis que la phonétique et la phonologie sont plutôt privilégiées (l'auteur s'en explique p. 19)). Autre formule qui ne brille ni par sa clarté ni par sa précision (en parlant de la préposition *après*) : « v. les adv. de temps, où l'on a les mêmes formes, à peu de chose près » (p. 142)

Un autre aspect de ce style lapidaire est la caractérisation rapide, par Jacques Allières, de questions complexes et controversées, sans explication ni discussion (ni source !). Le subjonctif est caractérisé, sans plus, comme « mode de l'énergie psychique » (p. 152) ; la variante occitane utilisée par l'auteur est introduite ainsi : « L'occitan est naturellement présenté ici sous les espèces de sa variété *languedocienne centrale*, choisie comme *koiné* « classique » parce que la moins éloignée des types médiévaux » (p. 41) ; l'auteur parle de « l'ibéro-roman « authentique » – catalan donc excepté – » (p. 80). Ces « naturellement » et « donc » ne devraient-ils pas s'adresser à un public plus averti qu'à des étudiants débutant dans la matière ?

Ces critiques portent avant tout sur la présentation (qui a pourtant son importance dans un ouvrage de ce genre). Elles n'enlèvent rien aux mérites du contenu, qui reflète

l'extrême érudition de l'auteur et sa connaissance profonde de toutes les langues romanes.

Gerhard Boysen
Université d'Odense

Linguistique générale

Guy Achard-Bayle : *Grammaire des métamorphoses. Référence, identité, changement, fiction*. Coll. Champs linguistiques, Editions Duculot, 2001. 300 p.

Agrégé de lettres modernes, docteur en sciences du langage, Guy Achard-Bayle travaille sur les « espaces en sémantique cognitive », notamment les *référents évolutifs*, le traitement linguistique de l'*identité*, les prédicats « transformateurs métamorphiques », la désignation dans les textes de fiction, le sens et l'interprétation *des mots et des mondes*. Ce livre donne une vue d'ensemble de ces recherches.

Le concept de *référent évolutif* s'applique aux entités qui figurent dans un texte et qui changent d'identité. Une chenille qui se mue en papillon. Une femme ou un homme qui change de sexe. Un humain transformé en loup-garou ou en ange. Les métamorphoses peuvent produire des paradoxes de sémantique logique, voire philosophiques. L'ouvrage veut étudier ces problèmes dans la perspective des sciences du langage et

rassembler les connaissances, approfondir ou revoir certaines des hypothèses avancées sur la base d'un corpus de textes élargi mais thématiquement et typologiquement homogène : les récits de métamorphose. (p. 17)

Le livre est divisé en trois parties, deux longues analyses, chacune en quatre chapitres, suivies d'une brève *Synthèse et conclusions générales*. Les deux premiers chapitres (pp 27-73) sont, à mon avis, les meilleurs. Ils sont consacrés aux problèmes linguistiques, logiques, ontologiques, etc. reliés à la référence et à l'identité. Guy Achard-Bayle résume et compare un florilège impressionnant de théories classiques et modernes : Platon, Aristote, Descartes, Locke, Leibniz, Hume, Stuart Mill, Frege, Russell, Quine, Searle, Kripke, Strawson, Ricoeur et bien d'autres qui ont tous réfléchi sur le rapport entre langage, concept et réalité, expression, intension et extension, sur les problèmes de l'identité.

Les chapitres 3 et 4, qui traitent du changement et de la fiction, sont moins intéressants. Il s'agit d'analyser « les formes et les modalités du changement » et de « déterminer les étapes et les résultats des altérations de l'identité » (p. 76), programme très vaste et qui reste trop flou :

Que pouvons nous tirer de ces analyses ? Tout d'abord que l'identité d'un objet ne se réduit pas à la somme de ses parties, mais plutôt à leur composition-connexion ; donc celles-ci s'ordonnent plus qu'elles ne s'additionnent (...) l'objet est phénoménologiquement défini en relation à sa réception, et/ou son utilisation, et/ou sa désignation, mais en outre il est compris comme une complexité dont l'identité est soumise et la stabilité réduite à une connexion temporellement limitée donc altérable. On en tirera que les objets sont essentiellement susceptibles d'être altérés, voire qu'ils sont condamnés à l'être, ce qui expliquera que nombre de métamorphoses de fiction non seulement peuvent être réversibles, mais également et presque systématiquement, successives et/ou répétitives. (p. 84)

Quel est l'intérêt de considérations aussi générales, presque des vérités de La Palisse ? L'hypothèse générale, selon laquelle l'étude de l'imaginaire littéraire peut servir à éclairer certains fonctionnements linguistiques, en particulier « le vague dans le do-

maine des changements et des altérations d'identité comme dans celui de la désignation des référents évolutifs » (p. 98), me paraît également très imprécise. De quel *vague* est-il question ici ? Ne faudrait-il pas, dans une *Grammaire des métamorphoses*, essayer de définir des règles précises pour le rapport entre la langue, qui, en tant que moyen de communication, produit des représentations *fixes*, et des mondes toujours *changeants* et *fluctuants* ?

Le but du chapitre 4 est de démontrer la pertinence de la fiction pour les théories sur la référence, l'identité et le changement. Après une discussion des théories de Russell, Searle, Kripke, Karttunen, Ricœur et quelques autres, Guy Achard-Bayle conclut avec les deux derniers, que

les objets de discours, dès lors qu'ils sont constructibles comme des êtres possibles à partir des moyens d'identification fournis par le locuteur, existent « nécessairement » ; d'autre part (...) « le monde est l'ensemble des références ouvertes par les textes » (p. 106)

Un texte de fiction

créerait ainsi un réseau d'individus et de propriétés, qui serviraient en contexte de monde de référence au cours de la narration, et dont la narration devra se servir pour créer sa propre consistance. (p. 109)

Mais cela constitue-t-il vraiment une différence formelle (grammaticale) entre fiction et textes factuels ? Dans *Logik der Dichtung* (1957), Käthe Hamburger a essayé de démontrer l'existence de 'signaux de fictionalité' internes au texte, une logique spécifique, mais ses résultats sont loin d'être incontestés. Et ce n'est pas chez Guy Achard-Bayle qu'on trouvera des arguments neufs en leur faveur.

La deuxième partie du livre est consacrée à des analyses linguistiques, phénoménologiques et narratologiques des référents évolutifs.

L'objet principal est de montrer comment et à partir de quand les phénomènes ontologiques et les procédures logico-sémantiques liés à la référence, à l'identité et au changement (...) sont pris en compte dans le discours ou encore comment le discours en rend compte. (p. 19)

Après une discussion des définitions du concept de *référent évolutif*, la fiction est présentée comme un

laboratoire pour des expériences sur l'identité soumise au changement – la narration assurant le lien entre l'histoire de ces *avatars* et leur mise en forme, entre le monde et les mots. (p. 115)

Les *avatars* du changement concernent différents ordres de difficultés. D'abord les anaphores et la référence dans un « contexte évolutif » : Un poulet est coupé en quatre morceaux. Peut-on utiliser des termes référentiels tels que *le poulet*, *ce poulet*, *il* pour continuer à parler du poulet qui a cessé d'exister en tant qu'entité (chap. 5) ? Comment, en général, les mécanismes référentiels et anaphoriques fonctionnent-ils dans des cas semblables ? (chap. 6) Il faut établir une *typologie des avatars* « qui permette de considérer en relation avec l'ontologie quel est l'effet de tel ou tel prédicat transformateur » [e.g. *couper en quatre*] « sur l'identification ou la réidentification de l'individu, » [*le poulet*] « sur la dénomination, la désignation du référent évolutif » [*le poulet découpé*] » (p. 117, chap. 7). Enfin, il s'agit de déterminer le rôle du *point de vue* narratif dans la référence (chap. 8). Ce rôle peut être illustré à l'aide d'un passage tiré du *Chat botté* de Charles Perrault :

(i) « On m'a assuré encore, dit le Chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple de vous changer en un rat, en une souris ; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

– Impossible ! reprit *l'ogre* ; vous allez voir. »
 Et en même temps *il* se changea en *une souris*, qui se mit à courir sur le plancher.
Le Chat ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'*il* se jeta dessus et *la* mangea. (pp. 117, (8) et 209, (14))

La consommation de l'ogre par le chat est présentée comme une consommation de la souris. La différence entre (i) et (ii)/(iii) ci-dessous illustrerait le rôle du point de vue dans « la recatégorisation du référent évolutif ».

- (ii) « Impossible ! reprit *l'ogre* ; vous allez voir. »
 Et en même temps *il* se changea en *une souris*, qui se mit à courir sur le plancher. *Un chat* entra. *Il* ne (?) l'eut pas plus tôt aperçu, qu'*il* se jeta dessus et (?) *le* mangea.
- (iii) « Impossible ! reprit *l'ogre* ; vous allez voir »
 Et en même temps *il* se changea en *une souris*, qui se mit à courir sur le plancher. *Un chat* entra. *Il* n'eut pas plus tôt aperçu *l'ogre métamorphosé*, qu'*il* se jeta dessus et *le* mangea.

« Un narrateur omniscient, et son lecteur complice, peuvent faire abstraction du point de vue phénoménologiquement borné d'un personnage » (p. 118), nous explique l'auteur. Mais les exemples (iv) et (v) ci-dessous (où il n'y a pas une telle intervention de narrateur omniscient) semblent indiquer qu'il y a une explication plus simple : à savoir l'application des règles anaphoriques ordinaires (cf Karttunen, *Discourse Referents*, 1969).

- (iv) « Impossible ! reprit *l'ogre* ; vous allez voir. »
 Et en même temps *il* se changea en *une souris*. *Elle* se mit à courir sur le plancher. *Un chat* entra. *Il* ne l'eut pas plus tôt aperçue, qu'*il* se jeta dessus et *la* mangea.
- (v) « Impossible ! reprit *l'ogre* ; vous allez voir. »
 Et en même temps *il* se changea en *une souris* et se mit à courir sur le plancher. *Un chat* entra. *Il* ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'*il* se jeta dessus et *le* mangea.

On peut penser qu'en allemand, où *Katze* et *Maus* sont tous les deux féminins, qu'en anglais ou en danois, où la différence [personne : animal] (*he/han*) : (*it/den*) est pertinente, qu'en latin, où il n'y a pas d'article défini et où l'anaphore sujet est ordinairement *zéro*, les mêmes problèmes se présenteraient très différemment.

Ceci m'amène à formuler une critique générale. Guy Achard-Bayle ne sépare pas suffisamment ce qui relève spécifiquement de la grammaire *française* de ce qui relève de phénomènes *universels* de logique, de sémantique ou d'interprétation des textes. Il ne parvient pas à jeter un pont entre *le mot et le monde*. Voilà certainement pourquoi on se sent, à la fin, un peu frustré par les *conclusions générales*. Les ébauches prometteuses et les analyses de détail intéressantes des premiers chapitres, se révèlent en fin de compte assez fades dans leur abstraction :

Les cas de fiction ont pour effet de faire réfléchir à l'identité construite comme même et autre, dans l'interaction de la permanence et du changement.

Les récits de métamorphoses servent à repenser les lois de l'identité, quitte à les déformer dans le contexte opaque des paroles et des pensées représentées, et à reformuler les conventions d'identification correspondantes.

Il y a donc des jeux dans la relation des mots au monde, mais des jeux dans les deux sens du terme : les uns révèlent la souplesse du langage, et son aptitude à rendre compte de l'inédit ou de l'in vraisemblable, les autres, au contraire, en montrent la rigidité et les limites.

Il y a dans ces fictions et davantage dans la narration de ces cas, matière à réfléchir sur l'ontologie et sur le langage, sur l'identité (en fiction) par l'identité de fiction. (p. 270)

Faire réfléchir, repenser, il y a des jeux, matière à réfléchir – en l'absence de résultats clairs, substantiels et utiles, cela ne constitue pas un repas, mais seulement un *amuse-gueule* appétissant.

Un index le plus souvent inutilisable termine le livre.

Henrik Prebensen
Université de Copenhague

Langue française

Sophie Aslanides : *Grammaire du français. Du mot au texte*. Editions Champion, Paris, 2001. 243 p.

Professeur de français que je suis, la parution d'un nouveau manuel de grammaire attire toujours mon attention et me rend curieuse : le nouveau venu sera-t-il utile à nos étudiants ? Pourra-t-il apporter des remarques nouvelles et intéressantes à nous autres enseignants ? L'auteur de cette grammaire semble répondre par l'affirmative, car, selon elle, son ouvrage « s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la langue française et à sa richesse » et en particulier aux étudiants et aux enseignants de français. Il s'agit toutefois d'une grammaire assez élémentaire, sans prétentions théoriques, qui convient plutôt aux débutants. Comme l'indique le titre, Sophie Aslanides commence par les mots et termine par le niveau textuel en passant par le syntagme et la phrase. L'approche est, dans une large mesure, onomasiologique : l'auteur part du concept pour aller vers les signes linguistiques qui y correspondent. Le résultat de ce choix n'est pas toujours heureux, comme en témoigne par exemple la présentation des temps et des modes, partie fondamentale d'une grammaire. Au lieu de prendre comme point de départ les différents temps verbaux pour examiner ce qu'ils expriment, l'auteur cantonne ceux-ci dans une section intitulée « Valeurs des temps de l'indicatif », qui comporte les sous-titres suivants : « Exprimer une vérité générale », « Parler du présent, d'un procès en cours de réalisation au moment où l'on parle », « Parler de l'avenir », « Parler du passé ». Elle se crée ainsi des problèmes qui auraient sans doute pu être évités avec une présentation traditionnelle à partir des temps verbaux. Sous « Exprimer une vérité générale », par exemple, l'auteur mentionne le présent bien sûr, mais oublie le passé composé et le futur, qui peuvent également traduire une vérité générale. Dans la section « Parler de l'avenir » le futur antérieur est abordé de la façon suivante : « Cette forme sert à se projeter dans l'avenir jusqu'à un point du temps où le procès (encore futur au moment où l'on parle) sera accompli : *Il est midi, il sera déjà parti ! ; Dans trois semaines, j'aurai terminé* » (p. 112). Le premier des deux exemples est mal choisi, car il s'agit d'un emploi modal du futur antérieur, qui exprime une supposition sur un fait passé. Ainsi cet exemple ne convient pas sous l'étiquette « parler de l'avenir ». Et ainsi de suite.

En ce qui concerne les modes, l'auteur considère le conditionnel comme un mode à part, ce qui est une conception abandonnée dans la plupart des grammaires récentes. Car si le conditionnel est traité comme mode, il faudrait en faire de même du futur et de l'imparfait, qui ont aussi des emplois modaux. Pour ce qui est des définitions des modes, l'indicatif, est défini comme « le mode de la constatation. Il exprime la réalité » (p. 99). Cependant, sous l'influence du contexte, l'indicatif peut aussi exprimer l'éventualité, comme dans une subordonnée introduite par *même si*. Ainsi, au lieu de définir les différents modes par les modalités, il vaudrait mieux faire comme K. Togeby (*Grammaire française*, vol.II, Akademisk forlag, Copenhague, 1982, p. 50), qui part des

combinaisons syntaxiques, ou comme M. Riegel, J.-C. Pellat et R. Rioul (*Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris, 1994, p. 288), qui, avec un point de départ morphologique, définissent les modes comme des séries de formes. Par ailleurs, la présentation du subjonctif, qui pose bien des problèmes aux étrangers, est éparpillée en plusieurs endroits du manuel et ainsi moins claire.

Malheureusement, cet ouvrage a d'autres faiblesses aussi. A la page 62, par exemple, on lit que « être sert d'auxiliaire à la plupart des verbes intransitifs », ce qui est faux. C'est que la grande majorité de ces verbes français se conjuguent avec l'auxiliaire *avoir*. Plus loin l'auteur déclare à propos du participe présent : « Il ne peut renvoyer qu'au sujet du verbe principal, ou, en d'autres termes, son sujet (absent) est coréférent à celui de la principale » (p. 68). Cela n'est pas toujours le cas, comme le remarquent J.-O. Halmøy (*Le gérondif. Eléments pour une description syntaxique et sémantique*, Tapir, Trondheim, 1982, p. 121) ou K. Togeby (op. cit., vol.III, Akademisk forlag, Copenhague, 1983, p. 58) : « Le participe présent, étant une proposition participiale, peut en principe avoir pour sujet tout membre nominal de la proposition principale, mais dans la pratique, on le fait surtout marcher avec le sujet ou l'objet direct de la principale » (souligné par MHH). Voici un exemple, emprunté à Togeby, où le participe se rapporte justement à l'objet direct du verbe principal : *Je la regardais par la porte ouverte, allant et venant d'un pas sûr*.

Si ce livre contient un certain nombre de faiblesses, dont j'ai mentionné quelques-unes, il a aussi des qualités, sur lesquelles j'aimerais terminer. Il s'agit d'une grammaire de format commode (243 p.), qui, grâce à un index bien fait, se consulte facilement pour de nombreux points de détail, tels que l'accord d'un adjectif de couleur, l'accord du verbe, les possibilités de coordination, etc. L'approche textuelle dans le dernier chapitre est également un avantage indéniable. De même, l'annexe III sur la réforme de l'orthographe, qui résume, en huit points principaux, les modifications proposées, constitue un supplément pratique.

Marianne Hobæk Haff
Université d'Oslo

Aidan Coveney : *The Sounds of Contemporary French – Articulation and Diversity*. Elm Bank Publications, Exeter, 2001. 214 p.

Le livre d'Aidan Coveney (A. C.) se propose de mettre en évidence la diversité de l'articulation du français dit 'neutre' qui est défini comme la langue des classes éduquées de la France septentrionale. Le but d'A. C. est aussi bien de rendre compte des systèmes consonantique et vocalique de la langue française dans leur diversité, que d'en déterminer l'identité sous un angle comparatif. Vu que l'hypothèse d'A. C. est qu'une telle identité se définit non seulement par ses caractéristiques positives mais aussi par les négatives (p. 3), l'auteur inclut dans ses exposés une grande variété de sons qui n'existent pas en français.

Ne sont pas traités dans ce livre les phénomènes prosodiques ni phonologiques. Le livre – qui comporte de nombreuses illustrations dont la plupart sont tirées des films labiographiques et cinéradiographiques des études articulatoires de Bothorel et al. (Université de Strasbourg) – se base sur un corpus de vingt phrases tiré de ces mêmes études ainsi que sur le corpus picard d'A. C. et sur d'autres phrases de sources diverses.

Dans la partie préliminaire du livre (ch. 1), le système phonologique français est mis en rapport avec d'autres systèmes phonologiques quant au nombre de phonèmes et à leur fréquence relative. Pour ce faire, A. C. se base entre autres sur le vaste corpus de Maddieson (1984), qui ne comprend pas moins de 317 langues provenant d'études différentes, et qu'on doit par conséquent consulter avec prudence, ne pouvant être sûr

si les unités énumérées sont en réalité des phonèmes ou des phones. A. C. y relève lui-même d'autres problèmes (p. 21), problèmes qui concernent directement le système français tel qu'il est décrit chez Maddieson, à savoir le fait que ce corpus inclut le /ɛ/ qui est un phonème maintenant tombé en désuétude chez une grande partie des Français. Par contre, le /o/ peut très bien être décrit comme intrinsèquement long, comme le fait Maddieson, étant donné qu'il s'allonge sous l'accent en syllabe phonologiquement fermée, par ex. *saute* ['so :t], tout comme les voyelles nasales.

Le livre d'A. C. s'adressant en premier lieu aux Britanniques, le système phonologique français est en particulier comparé avec le système anglais (ch. 1.5). Dans cette partie de l'étude, la fréquence relative des phonèmes français et anglais est calculée et comparée, avec, comme point de départ, des études de Wioland (1985) pour le français, et de Mines et al. (1978) ainsi que de Fry (1947) pour l'anglais. Concrètement cela veut dire que le système consonantique est comparé au système américain, et le système vocalique au système britannique, ce qui constitue, certes, un petit décalage, mais étant donné que c'est uniquement la fréquence des phonèmes qui est comparée et non pas leur réalisation concrète, ce fait ne posera sans doute pas un problème d'ordre insurmontable.

Il ressort de la conclusion (p. 185) que l'inventaire consonantique français est assez comparable à celui de beaucoup d'autres langues, ne comprenant pratiquement que des phonèmes relativement répandus à l'échelle mondiale. Il en est autrement de l'inventaire vocalique (p. 187), d'une part parce que le nombre de monophthongues orales est considérable, et d'autre part à cause de la présence de voyelles antérieures arrondies, dont surtout la nasale arrondie. Cependant, celle-ci est probablement sur le point de disparaître vu que beaucoup de Français l'ont déjà plus ou moins abandonnée.

Les chapitres 2 et 3 traitent respectivement des consonnes et des voyelles. Ces deux chapitres sont divisés en sous-parties suivant la division traditionnelle de l'API en consonnes explosives, nasales, etc. Pourtant, une telle division crée des complications pour le traitement du /r/ français vu qu'il s'articule soit comme une fricative, soit comme une approchante et le résultat en est qu'A. C. se voit obligé de faire figurer le /r/ dans deux chapitres différents (ch. 2.4 & 2.5). À cet égard, il aurait été propice de suivre, voire d'étendre, la classification de l'API révisée par Grønnum (2001, pp. 81-82), mettant toute sorte de *r* – vibrante, battue, roulée, fricative et approchante – dans une même classe. Un tel procédé aurait sans doute pu simplifier l'exposé.

Chaque sous-partie comprend une description exhaustive de l'articulation des sons en question, une comparaison détaillée avec l'anglais, une analyse approfondie de la réalisation de ces mêmes phonèmes dans le corpus de Strasbourg à partir des illustrations labiographiques et cinéroradiographiques, un petit aperçu historique, une discussion de variantes sociolinguistiques et de réalisations retrouvées dans d'autres variétés francophones, ainsi qu'un coup d'œil sur les modes d'articulation d'autres phonèmes appartenant à la même classe articulatoire mais qui ne sont pas (ou plus) utilisés en français.

Il est important de noter que toutes les descriptions articulatoires sont d'abord faites à partir de la production prototypique d'un son, après quoi elles prennent leur point de départ dans des réalisations concrètes d'un discours continu, issues du corpus de Strasbourg.

Le dernier grand chapitre du livre (ch. 4) expose des phénomènes de coordination intersegmentale qui non seulement comprennent les phénomènes de coarticulation laryngale, vélo-pharyngale, labiale, et linguale, mais aussi la réalisation de phonèmes à la marge de l'énoncé. C'est d'ailleurs pour cela que le terme de *coordination intersegmentale* selon A. C. semble être préférable à celui de *coarticulation*, la réalisation des

phonèmes à la marge d'un énoncé étant décrite comme ne pouvant pas toujours être appelée *coarticulée*. Cependant, il me semble qu'on peut facilement adopter le point de vue de Nyrop (1914, p. 307), par ex., qui maintient que le dévoisement des sons précédant une pause est une sorte d'assimilation, la pause étant caractérisée par le silence, et par la position ouverte de la glotte.

La conclusion d'A. C. (ch. 5) résume de manière très nette et très claire les chapitres précédents tout en essayant de formuler ce qui constitue l'identité de la langue française. Selon A. C. le trait le plus caractéristique de l'articulation française est la labialisation qui se produit non seulement dans les phonèmes intrinsèquement arrondis mais qui se propage aussi dans les segments voisins (pp. 190-91), et A. C. conclut par conséquent que c'est là un des éléments fondamentaux à apprendre si un étranger veut passer pour un Français.

Malheureusement, il y a dans ce livre un problème de mise en page à signaler, car les marges sont si étroites qu'il peut être difficile de voir ce qui est écrit du côté intérieur du livre, ce qui est regrettable.

Le livre d'A. C. cadre bien avec cette conception moderne de la linguistique qui décrit une langue dans ses réalisations réelles au lieu de la traiter sous un angle normatif. C'est une étude pleine d'observations intéressantes et qui dépeint de manière très détaillée et consciencieuse la diversité de l'articulation du français, et ainsi, il ne fait aucun doute que non seulement les Britanniques, qui voient leur langue comparée au français, mais aussi d'autres nationalités peuvent le lire avec profit.

Lilian Reinholt Andersen
Université de Copenhague

Références

- Fry, D. (1947) : The Frequency of Occurrence of Speech Sounds in Southern English. *Archives néerlandaises de phonétique expérimentale*, 20, pp. 103-106.
- Grønnum, Nina (2001) : *Fonetik og Fonologi. Almen og dansk*. 2^e éd. Akademisk Forlag A/S, Copenhague.
- Maddieson, I. (1984) : *Patterns of Sounds*. Cambridge University Press.
- Mines, M., B. Hanson & J. Shoup (1978) : Frequency of Occurrence of Phonemes in Conversational English. *Language & Speech*, 21, pp. 221-235.
- Nyrop, Kr. (1914) : *Grammaire historique de la langue française*. Tome premier. Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag, Copenhague.

Littérature française et francophone

Agnès Verlet : *Les Vanités de Chateaubriand*. Droz, Genève, 2001. 367 p.

Œuvre inépuisable, les *Mémoires d'outre-tombe* ne cessent, avec quelques autres œuvres de Chateaubriand, de susciter des travaux érudits et perspicaces. L'ouvrage d'Agnès Verlet, dont on connaît le nom d'après plusieurs articles qui ont retenu l'intérêt des spécialistes, va au centre des thèmes présents dans l'œuvre de Chateaubriand, c'est-à-dire au thème de la mort. D'autres l'ont fait avant elle (et après, voir Delphine Gleizes : « 'Vanités'. Codes picturaux et signes textuels », *Romantisme* n° 118, 2002), seulement voici une investigation du fondement topologique du thème, plus particulièrement de l'imaginaire qui se rapporte aux « Vanités », topos essentiellement chrétien (cf. *l'Ecclésiaste*), mais qu'on peut tout aussi bien étudier dans ses formes artistiques (cf. *Saint Jérôme écrivant* (détail) du Caravage figurant en couverture du livre) et littéraires (par exemple Bossuet). La confrontation avec la mort, les *memento mori*, la fragilité de toute

vie... toutes ces représentations symboliques de l'illusion de tout Savoir, de la précarité de la vie et de l'imminence constante de la mort transgressent, certes, le cadre formé par les textes bibliques. L'intérêt général de l'ouvrage d'Agnès Verlet se situe dans l'analyse du topos fondamental dans ses formes diverses au cours des âges, autant de perspectives ouvertes par – et sur – l'œuvre de Chateaubriand.

La première partie de l'ouvrage est une analyse du thème de la Vanité dans la Bible et la littérature antique. Comme on le sait, c'est sous le patronage de *Job* (« L'homme (...) naît comme une fleur qui n'est pas plus tôt éclos qu'elle est foulée aux pieds (...) ») que Chateaubriand place ses *Mémoires* (p. 35) dès l'épigraphie *Sicut nubes... quasi naves... velut umbra* (nous faisons remarquer à ce propos que les *Contemplations* de Victor Hugo s'inscrivent directement dans cette même tradition des Vanités dès la première strophe d'« Un jour je vis... »). Comme exemples de l'inspiration antique chez Chateaubriand Agnès Verlet désigne tout particulièrement la poésie de l'Empire (Catulle, Tibulle, Horace...), sans oublier les stoïciens (Sénèque, Cicéron, Marc-Aurèle...), saint Jérôme et saint Augustin. De là elle passe aux Pères de l'Eglise et aux sources classiques qui inspirent plusieurs expressions des Vanités chez Chateaubriand : « La peinture des Vanités obéit à la même loi de fonctionnement, par emprunt à une iconographie, à un vocabulaire (...). Chateaubriand disait qu'il aimait voir Homère se profiler derrière Milton. (...) Montaigne ou Bossuet apparaissaient derrière Chateaubriand [dans un] jeu intertextuel » (p. 92). Le *Génie du christianisme* et son « regard nostalgique sur le passé » (p. 97) est sagement inclus dans ce parcours aboutissant à des considérations sur « la construction artistique des vanités » (peintres italiens de la Renaissance ; Lesueur, Poussin, Le Lorrain). La manière dont Agnès Verlet intègre la peinture (par exemple Poussin : « L'Hiver » et « Les Bergers d'Arcadie ») dans l'étude de la littérature est remarquable et témoigne d'un sens très prononcé de l'apport conjoint des différents arts et de l'expression littéraire à la pensée européenne.

Dans la deuxième partie du livre, l'auteur propose d'abord une poétique des portraits écrits où on retrouve les Vanités. De saint Jérôme, saint François et Rancé, elle passe aux portraits des Grands (Napoléon, etc.), et finalement aux portraits de femmes (Juliette Récamier, etc.). Evoquant quelques importantes peintures illustrant la Vanité après les époques plus reculées (Rembrandt : « Le peseur d'or », Holbein : « Les Ambassadeurs »), l'auteur nous rappelle que, souvent, Chateaubriand travaille comme un peintre, et que, pour lui, la peinture est un langage (pp. 122-123). L'écrivain serait donc enclin à recomposer, par l'écriture, « des figures modernes sur le modèle des figures emblématiques » (p. 124), telles saint Jérôme « qui condense des personnages multiples, saint Augustin, saint Bruno », etc. On voit l'envergure et la profondeur que prennent les analyses et considérations d'Agnès Verlet. C'est ce que démontre aussi l'interprétation d'une autre figure emblématique, saint François, qui apparaît à des dates différentes dans les *Mémoires*, surtout au début et à la fin, symbolisant le voyageur et l'ermite que fut Chateaubriand lui-même. Les portraits deviendraient ainsi des autoportraits, c'est-à-dire que les personnages évoqués fusionnent pour n'en former qu'un – qui ressemble beaucoup à l'Enchanteur (p. 142). Pour certains grands personnages, « l'écrivain perd son reflet propre jusqu'à ne plus savoir qui il est, de moi ou de l'autre, fût-il Napoléon. Confusion identitaire qui est à l'origine de la peinture de Vanités comme des *Exercices spirituels* » (p. 181).

Il fallait en outre réserver un chapitre aux peintures de femmes, à la représentation traditionnelle de « la vanité de la beauté et de l'amour » (p.183), comme cela ressort du premier exemple choisi, le bal donné par Chateaubriand à Rome en 1829 et qui rassemble des « flots de beautés, de diamants, de fleurs et de plumes » (cit. p. 190), mais aussi de l'exemple des grandes figures de femmes chez Chateaubriand : Lucile et

Pauline, la duchesse de Berry et Juliette Récamier. Tout cela forme, selon une expression de Louis Marin, souvent cité d'ailleurs, une « ontologie du rien », cruelle mais vraie.

La dernière partie de l'ouvrage contient une analyse de la composition même des *Mémoires d'outre-tombe*, allant d'une forme de Vanités (aperçue dans la nuit passée dans la cathédrale de Westminster) à une autre (la Danse des morts à Bâle), d'un monument funèbre (celui de Pauline de Beaumont) à un autre (celui de Poussin). Pour finir, l'auteur s'arrête au regard que Chateaubriand jette sur les textes figurant dans les épitaphes qu'il a admirés, et à leur inscription dans les *Mémoires*, passant ainsi des choses vues, même dans leur caractère de manifestation des Vanités, à leur 'mise au tombeau', puisque les *Mémoires* sont un « tombeau poétique » (p. 217). La « vanité des grandeurs humaines », c'est à Saint-Denis qu'il en fait la constatation, lors de l'exhumation des restes de Louis XVI, où Chateaubriand est saisi d'horreur devant le « rien dans ce rien » (Livre XXII, chap. 25 ; Verlet p. 229). Les visions macabres ont leur rôle à jouer dans l'écriture « d'outre-tombe », précise Verlet qui renvoie aussi au passage où Chateaubriand voudrait se loger près du Tasse, à Rome (p. 234). Fascination morbide..., oui, certes, mais, souligne-t-elle, productrice, encore une fois, d'une image de soi-même : les *Mémoires* deviennent, de la sorte, vraiment des *Mémoires d'outre-tombe*, n'étant pas seulement une remémoration de la Vie, mais tout aussi bien de la Mort, de la Disparition.

Une Conclusion – très brève, hélas ! – fait le bilan de l'investigation : se pencher comme le fait Chateaubriand à la fois sur la vie avec « exaltation » et dans une méditation sur les biens illusoire que cette même vie nous réserve, cela se trouve condensé à la fin du parcours dans l'image du sablier, objet symbolique des Vanités qui de son côté renvoie à la Mélancolie, figure païenne et chrétienne confrontant la mort. De ce sablier, Chateaubriand dit qu'il ne le retournerait pas, « Dieu m'en eût-il donné la puissance » : c'est que le sable est la vie devenue cendres, et on ne contemple pas une seconde fois ce qui définitivement a disparu. Le mémorialiste « compose (...) avec la décomposition » (p. 297). C'est bien dit.

Hans Peter Lund
Université de Copenhague

Ann-Mari Gunnesson : *Les Ecrivains flamands et le champ littéraire en Belgique francophone*. Acta Universitatis Gothoburgensis, Göteborg, 2001. 240 p.

Les études portant sur la littérature de Belgique – de langue française ou de langue néerlandaise – ne sont pas légion dans les pays scandinaves. Il faut donc saluer comme il se doit la publication de la thèse de doctorat d'Ann-Mari Gunnesson (AMG), consacrée aux écrivains flamands et le champ littéraire en Belgique francophone.

L'interrogation fondamentale de l'ouvrage consiste à savoir si, à l'aube du XXI^e siècle, « les écrivains flamands de langue française ne seront peut-être plus, d'ici peu, qu'un fait historique » (p. 34). Question passionnante quand on sait que c'est surtout grâce aux écrivains originaires des grandes villes flamandes et à certains thèmes « nordiques » que la littérature belge écrite en français s'est fait reconnaître en France à la fin du XIX^e siècle. Or, cette époque, où la Belgique apparaissait encore comme un Etat homogène et francophone, n'a été que le prélude à une toute autre histoire, marquée au sceau des forces de dissolution interne qui, tout au long du XX^e siècle, ont fait du pays un état fédéral divisé en deux communautés linguistiques dont la coexistence n'a pas toujours été des plus harmonieuses. Sur le plan littéraire, les conséquences ont été notables pour les écrivains, les critiques et les historiens francophones qui, suite au retrait de la plupart des voix venant de Flandre, ont compris

que leur vision de la littérature « nationale » reposait sur des bases bien précaires et exigeait une réflexion en profondeur, laquelle a pris la forme d'une mise en question générale de l'ensemble du corpus littéraire écrit en français dans le cadre de l'Etat belge ; son nom, son identité, son statut, voire son existence même.

Cette « autre histoire » est éclairée sous les deux angles sociohistorique et littéraire dans les chapitres III et VI dont le premier décrit les raisons historiques de l'avènement d'un champ littéraire néerlandophone en Belgique qui, progressivement, drainera les voix venant de Flandre. Le sixième chapitre rend compte des changements d'ordre divers survenus dans le champ littéraire francophone après 1950, mais on retiendra que c'est notamment à partir des années 1970 qu'un véritable renouveau théorique et méthodologique se manifestera sur le plan de l'historiographie littéraire et que se met en place un important dispositif institutionnel voué à la promotion des lettres belges de langue française.

C'est sur cet arrière-fond qu'il faut comprendre l'importance que revêt la rencontre entre la francophonie et la néerlandophonie que AMG situe au centre de son travail (p. 61), rencontre incarnée par des « agents » littéraires qui, grâce à leur double appartenance linguistique et culturelle ont pu agir en « dépasseurs » de champ(s). Par là, il faut entendre des écrivains (ou, parfois, des revues) qui, en vertu de la double appartenance, ou bien ont pu servir de messagers entre plusieurs champs littéraires (p. 34) ou bien ont été à même de se positionner dans plus d'un champ littéraire, tant à l'intérieur du pays qu'en France ou aux Pays-Bas (p. 5). C'est une même optique bicéphale qui préside à l'aperçu des recherches antérieures présentées dans le chapitre II où se trouvent privilégiés des ouvrages qui « mettent en lumière la dualité culturelle et linguistique de la Belgique » (pp. 7-8).

Dans un bref chapitre introductif, AMG présente ses références théoriques et les notions clés de son travail qui s'inscrivent dans une perspective relevant de la sociologie de la littérature. Aux travaux de P. Bourdieu, AMG emprunte le concept clé de « champ » qui a le mérite d'exprimer en peu de mots « des causalités complexes » (p. 1) lorsqu'il s'agit de rapports « d'opposition et de dépendance » (p. 2) mais qui semble déficient quand il s'agit de décrire des liens et des réciprocitys. Pour ce faire, AMG s'est tournée vers l'approche systémique d'Itamar Even-Zohar dont elle souligne la capacité de prendre en considération le « degré d'indépendance des systèmes » ainsi que « la nature des contacts qui existent entre les systèmes » (p. 3). Finalement, elle délimite l'usage du terme « institution littéraire » (J. Dubois) par rapport aux autres termes avancés en posant que ce dernier renvoie à l'ordre littéraire établi, non pas à l'ensemble du phénomène littéraire.

Ces réflexions théoriques sont présentées de manière assez succincte et on aurait aimé voir se prolonger la discussion de ces trois apports – différents mais en même temps éminemment complémentaires – qui s'esquissent de manière tout à fait prometteuse. En faisant l'économie d'une telle discussion, AMG prend le lecteur un peu au dépourvu lorsque, dans le sixième chapitre, elle affirme tout à coup que le recours au terme « champ », qui figure pourtant dans le titre de l'ouvrage, ne peut être employé sans problèmes dans le cadre belge. L'auteure se réfère ici à un article de Bourdieu concluant à l'inexistence d'un champ littéraire belge nettement distinct du champ littéraire français. Or, le chercheur canadien D. Saint-Jacques a bien mis en évidence que le fait de tenir l'indépendance pour une condition *sine qua non* de l'existence d'un champ littéraire conduit à faire du champ français le seul champ véritable dans l'espace littéraire francophone, ce qui réduit singulièrement l'efficacité analytique du concept. AMG n'explique pas vraiment sa position.

Le propos de l'ouvrage est essentiellement présentatif, et on peut regretter qu'il se condamne ainsi à privilégier la description aux dépens de la discussion. Malgré quelques ébauches de problématisation (p. 202 par ex.), il évite notamment l'interrogation, pourtant cruciale, de certaines étiquettes et catégories apparemment évidentes comme « flamand » et « belge ». C'est que le terrain belge est miné et qu'il est facile de tomber dans ce que P. Dirkx a décrit comme le piège d'un arbitraire identitaire à rebours. Certes, on ne saurait soupçonner AMG de jouer le jeu d'une quelconque promotion identitaire, mais il n'est pas sans problème d'aborder simultanément des auteurs comme N. Doff, M. Gevers et F. Mallet-Joris en appliquant la formule « écrivain flamand de langue française ». Écrivains flamands de par le lieu de naissance, la langue maternelle, la culture... ? On aimerait surtout savoir ce qui justifie de ranger un écrivain comme J. Muno parmi ces « écrivains francophones d'origine flamande » (p. 122).

Trois chapitres au centre de l'ouvrage sont consacrés à un examen de romanciers ou de revues qui, d'une manière ou d'une autre, ont pu agir en dépasseurs de champ. Le chapitre IV, d'abord, trace l'évolution littéraire de la Belgique de 1830 à 1950 en accordant une attention particulière « à la Flandre et à ses écrivains en tant qu'héritiers de deux langues et de deux cultures ainsi qu'aux rapports entre la littérature francophone de Belgique et la France » (p. 35). Cela aboutit à un aperçu qui aborde tour à tour H. Conscience, Ch. De Coster, C. Lemonnier, G. Rodenbach, C. Buysse, L. Cladel, F. Hellens, M. Gevers et S. Lilar ; mais qui décrit également des groupements plus ou moins institués comme *La Jeune Belgique*, *Van Nu en Straks*, *l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises* ainsi que deux textes significatifs aux yeux des historiens littéraires, *L'Ame belge* et le *Manifeste du Groupe du lundi*. Cette énumération contient donc, d'une part, des écrivains belges bilingues et biculturels (dont certains ont opté pour le néerlandais comme langue d'écriture) ainsi qu'un écrivain français unilingue (Cladel), d'autre part des revues, groupes ou textes. Cette apparente hétérogénéité soulève la question, importante, de savoir si l'on peut situer sur un même plan le positionnement des agents littéraires et la circulation des textes.

Pour cerner les modalités du « dépassement des frontières » (p. 130), plusieurs termes sont avancés : celui de source d'inspiration (p. 152), par exemple, ou celui d'influence pour parler de l'impact qu'ont eu les traductions de l'œuvre de Conscience (p. 43). Le dépassement semble ici impliquer les textes plus que la personne de l'écrivain. À l'inverse, l'écrivain en tant qu'agent littéraire est appelé à jouer un rôle important lorsque l'accent est mis sur la fonction d'intermédiaire assumée par certains des auteurs cités, tel un Rodenbach installé à Paris qui « transmet des influences littéraires vers son pays natal et cherche à faire mieux connaître la littérature belge dans la presse hexagonale » (p. 57) ou un Buysse décrit comme « personnage de liaison » (p. 63). Le parcours littéraire de N. Doff – « exemple ou paradoxe » (chap. V.) – fait toutefois apparaître que le rôle de dépasseur n'est pas toujours activement recherché. En effet, cette auteure d'origine néerlandaise est décrite comme un dépasseur pour le moins récalcitrant, dans la mesure où la Flandre, imaginaire ou réelle, à laquelle les critiques l'associent volontiers, a fait l'objet d'un véritable rejet de sa part (p. 97). Est-ce que l'on peut soutenir que Doff se positionne comme dépasseur ou s'agirait-il ici plutôt de l'usage fait de ses textes qui, dès qu'ils entrent dans le circuit commercial et éditorial, échappent au contrôle de l'écrivain ?

Le chapitre VII, consacré à une étude plus approfondie de trois romanciers contemporains et une revue (G. Vaes, F. Mallet-Joris, J. De Decker et *Septentrion*), introduit de nouvelles modalités (éditoriale et critique) susceptibles de cerner la notion de dépasseur. Il n'empêche qu'un doute subsiste sur le niveau concerné par cette notion. Il nous semble en effet problématique de mettre sur un même plan l'agent qui, par un

positionnement délibéré, se fait dépasseur « consentant », les agents dont les textes entrent, parfois de leur vivant, parfois de façon posthume, dans le répertoire du système littéraire et deviennent des sources d'influence, et les agents qui, grâce à des traductions, sortent de leur système d'origine pour bénéficier d'une seconde reconnaissance dans un autre système.

Dans sa conclusion, AMG cherche à évaluer l'impact des modifications survenues dans le champ littéraire francophone suite au départ de la plupart des écrivains de Flandre et estime que celles-ci ont été propices au champ, ainsi obligé à une réflexion identitaire en profondeur. Quant à l'avenir de la littérature francophone écrite par des agents biculturels et bilingues – une « espèce en voie de disparition [sic] » (p. 200) – AMG emprunte les propos de W. Lambersy diagnostiquant une littérature en péril mais pas agonisante, mais elle se garde bien de conjecturer sur sa longévité.

Il ne faudrait pas que les quelques réserves émises ci-dessus faussent la perspective de ce travail qui, outre qu'il propose de bonnes lectures des romanciers contemporains, a le mérite de nous obliger à réfléchir sur la représentativité et l'usage de certains textes constamment cités par les historiographes littéraires, et d'aborder des sujets peu ou pas connus comme la trajectoire de deux femmes écrivains bilingues, Julia Tulkens et Rose Gronon, qui ont opté pour le néerlandais comme langue d'écriture. Dans son ensemble, l'ouvrage offre une introduction très valable à une problématique essentielle de la production littéraire écrite en français en Belgique et se recommande en outre par son approche intra-belge qui traduit une volonté de faire fi de frontières politiques artificiellement transposées sur la réalité culturelle.

Lisbeth Verstraete Hansen
Université de Copenhague

Littérature espagnole

Amelina Correa Ramón: *Poetas andaluces en la órbita del modernismo. Diccionario*. Ediciones Alfar, Sevilla, 2001. 279 p.

Todavía carecemos de un estudio a fondo del movimiento modernista en España, es decir, del panorama literario finisecular entre 1890 y 1915. Son tres los problemas que no han permitido un estudio comprensivo que, poco a poco, la crítica está tratando de resolver: el número reducido de autores que se comenta, la muy debatida cuestión de un supuesto enfrentamiento entre dos generaciones y la problemática de la impronta de la literatura latinoamericana, especialmente de Rubén Darío. A éstas y otras cuestiones se dirige este *Diccionario*.

La doctora Amelina Correa no es una desconocida en el campo de la literatura finisecular española; es una de las más destacadas investigadoras, especialmente en el área de los autores finiseculares de segundo rango. Empezó su carrera con un estudio de Alejandro Sawa (Granada, 1993), aportando nuevos datos y nuevos planteamientos críticos a este autor, sólo conocido por su presencia en *Luces de bohemia* en la figura de Max Estrella. Pasó a «descubrir» a un escritor granadino, Isaac Muñoz, cuya obra estudió y cuya vida y carrera puso al día con datos que corrigen los estudios parciales anteriores (Granada, 1996). Al mismo tiempo publicó una novela inédita de éste, *La serpiente de Egipto* (CSIC, 1997) y editó dos novelas del mismo autor: *Vida* (Motril, 1998) y *Morena y trágica* (Granada, 1999). Recientemente ha editado la obra de otra figura casi desconocida de la época, *Noticia de una ausencia* de Melchor Almagro San

Martín (Granada, 2001). La doctora Correa no es extranjera en absoluto del fondo literario del fin de siglo.

A la vez, se destaca por su fino olfato detectivesco y su habilidad para descubrir datos nuevos y para recopilar fuentes de difícil acceso en archivos y centros de documentación poco o nada conocidos. Esta tarea investigadora le ha llevado a recopilar un diccionario de la narrativa y literatura personal de los autores granadinos entre 1898 y 1998 y un diccionario-antología, *Plumas femeninas en la literatura de Granada (siglos VIII-XX)* (Granada 1999). Por todo esto la doctora está bien preparada para llevar a cabo este diccionario tan útil e interesante.

Ofrece «una primera nómina lo más amplia posible de autores andaluces vinculados de uno u otro modo con el modernismo» (p. 9). «Autor por autor, sus páginas recogen y complementan la línea de argumentación seguida desde hace casi un siglo por parte de la crítica y la historia literarias, que han venido señalando a determinados poetas andaluces (...) del modernismo en las letras hispánicas» (p. 9).

El argumento de la autora es que «para una correcta interpretación de lo que supuso el inicio de la modernidad en la literatura andaluza, resulta imprescindible aprender a leerla más allá de una reducida nómina de escritores consagrados, así como de una serie de premisas establecidas» (p. 11). Por eso, este diccionario pone en tela de juicio una serie de constantes que se vienen repitiendo, revelando su carácter de prejuicio: un reducido número de nombres de autores, la tradicional oposición que ha enfrentado el modernismo a la «castiza» generación del 98, la invención del mito de «Rubén Darío», «portador de la buena nueva». A estas premisas falaces se opone este diccionario dando constancia de los sutiles mecanismos de cambio que se producen en la literatura, que responde a factores bastante más complicados que simples hechos biográficos o improbables intervenciones personales. La literatura se compone de un complejo entramado de escritores y de obras, la literatura refleja vertientes extraliterarias tanto como puramente estéticas. Al mismo tiempo, la doctora Correa enfatiza la aportación estrictamente andaluza en el desarrollo del modernismo finisecular. «Por tanto, también se puede defender un desarrollo autóctono e independiente en España, sin necesidad de recurrir al mito fundacional dariano» (p. 14). Citando la obra pionera de Manuel Reina (que publicó *Andanzas y allegros* en 1877) subraya la importancia de ciertas características que serán determinadas en el modernismo: valoración de la luz y el color, exaltación de la sensorialidad, exotismo, innovaciones métricas, sentimiento del vacío de la vida, el arte por el arte, etc., todas ellas irían a formar los determinantes de un grupo de artistas almerienses, cordobeses, granadinos y malagueños en la década de 1890-1900.

Las cincuenta y dos entradas no sólo son acompañadas de una breve biografía de cada autor sino también de una lista de sus obras con detalles bibliográficos. Una serie de notas y una bibliografía secundaria acompañan lo anterior. Gran parte de los autores citados serán desconocidos aún por los expertos. Este diccionario da fe de la diversidad y lo extenso y complejo de los experimentos modernistas en Andalucía, y ofrece el necesario y útil apoyo para empezar una revaloración de un tan debatido tema como lo es el modernismo en España. Este estudio será de imprescindible lectura para el estudioso del momento finisecular tanto español como andaluz.

Richard A. Cardwell
Universidad de Nottingham